

ECCO LA DONNA

DE LA MÊME AUTEURE

AUX ÉDITIONS JALON

Serva amorosa

Les dessous des femmes

À la table de Louise

Ma p'tite pomme d'amour

Vous serez des hommes, mes petits-fils

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Ce que la lecture fait aux femmes – Hommage à Annie Ernaux

Éditions OLNi

L'ange noir et le colophon

Éditions des Paraiges

Fils de la minette

Éditions des Paraiges

L'abécédaire de l'amour passion

Éditions Fensch Vallée

Sur la piste du tueur de Mourmelon (avec Jean-Marie Tarbes)

Éditions Michel Lafon

Prof à Villerupt

Éditions Serpenoise

Une saison sur Mediapart

Éditions des Paraiges

Au bonheur des Poules

Éditions des Paraiges

La cuisine des grands-mères (avec ses élèves)

Éditions Lacour

Les slogans de l'automne (avec ses élèves)

Éditions Fensch Vallée

Illustration de couverture : gravure de Rosalie Maggiorino, née à Morhange en Lorraine. Diplômée des Beaux-Arts. Travaille autour du corps et de sa représentation, y gravant d'abord l'âme et ses passions.

ECCO LA DONNA

MIREILLE POULAIN-GIORGI



Éditions JALON, 2025
editions-jalon.fr

© 2024, Mireille Poulain-Giorgi. Tous droits réservés.
ISBN 978-2-491068-86-8
Dépôt légal : janvier 2025

Préface

Plus que la vie d'une Italienne exilée, c'est ici celle d'une femme, d'une épouse, d'une mère, entièrement soumise à l'homme, aux hommes. Son mari, d'abord, seigneur et maître au plein sens du terme, autoritaire, brutal, tout-puissant, incontesté. Ne tolère pas la moindre contradiction, n'admet qu'on parle que pour répondre à ses questions, ne connaît de l'amour que l'assouvissement vite fait du besoin et la multiplication des enfants, signe éclatant de sa virilité. Et puis les fils, petits tyrans qui ont tous les droits, après le père.

La femme et, surtout, les enfants qu'elle lui donne, sont pour l'homme pauvre la suprême, la seule fierté. Qui n'a pas de quoi s'acheter une mule a toujours de quoi se payer une femme.

La femme, bête de somme, bête à plaisir, machine à pondre des fils . . . La femme, fière de ce qu'elle est, fière de son homme, fière même d'être battue.

De chapitre en chapitre, au fil des souvenirs de cette vieille paysanne prolétarienne qui se regarde mourir, nous voyons défiler, bien plus que le pittoresque de la « poulainte » ou des proverbes du terroir, la vie terrible et comblée d'une femme qui, loin de se plaindre, considère qu'elle a eu bien de la chance dans ses enfants.

Cavanna

« — Ah quoi, disait l'un, c'est à toi ce petiot ?
Pour ton âge, il est bien jeune. T'es un chaud
lapin, père Navel. » Le père flatté répliquait :
« — Oui, c'est mon dernier, c'est le queulot, mon
treizième, j'en aurais eu encore d'autres, mais
maintenant le moule est cassé, ce sera mon bâton
de vieillesse. »

Georges Navel – Passages – Gallimard

« Les petits Ritals disent "vous" à leurs parents,
les parents disent "vous" à la nonna, la grand-
mère. Il y a toujours une nonna, entortillée de
chiffons noirs, égreneuse de chapelet, tapie dans
le coin de la cuisinière, qui entretient le feu, tient
chaud la minestra et surgit à la fenêtre pour
appeler les gosses à l'heure de la soupe. »

François Cavanna – Les Ritals – Belfond

« La mort est un printemps qui n'est pas éphémère. »

Max Jacob

Hôtel-Dieu, le 15 mai 1979, 20 heures.

Ils avaient chacun repris leur place par ordre de naissance, comme lorsqu'ils étaient enfants et que leur père les obligeait, ainsi placés, à souhaiter une bonne nuit à leur mère. Ils s'avançaient alors chacun leur tour, l'embrassaient quatre fois et disaient :

— Dormez bien maman.

Ce rituel leur revenait en cet instant à la mémoire, en cet instant où, l'un derrière l'autre, ils s'apprêtaient à quitter leur mère pour la nuit. Ils reviendraient demain, ouvriraient précautionneusement la porte, chercheraient d'un œil inquiet son regard et diraient :

— Avez-vous bien dormi, maman ?

— Je dormirai bien, avait-elle précisé ce matin, lorsque j'aurai retrouvé votre père.

Était-ce encore permis de plaisanter comme à l'accoutumée et de lui répliquer mi-sérieux, mi-amusé :

— Mais vous savez bien maman qu'il est avec sa première femme et qu'il n'y a pas de place pour vous.

D'ordinaire, elle ne s'en laissait pas conter et, d'un débit rapide, elle mettait les choses au point :

— Ne vous occupez pas de cela. Sa première femme m'aimait bien, je m'entendrai bien avec elle.

Mais ce matin, le ton qu'elle avait adopté n'admettait pas la badinerie, et si tous ses enfants l'avaient senti d'emblée, seule Ida, la plus jeune de ses filles, lui affirma en la tenant par la main :

— Soyez tranquille maman. Votre mari vous attend.

Elle ferma les yeux, apaisée. Elle revit alors nettement l'image de celui qu'elle avait épousé en 1910, et qui était mort il y a vingt-trois ans.

Maintenant, c'était à elle de mourir. Elle avait entendu l'infirmière le chuchoter à ses enfants ; elle ne lui en tenait pas rigueur, au contraire. Il n'était pas donné à tous de préparer sereinement la dernière nuit et d'entendre sereinement ses enfants dire :

— Dormez en paix, maman.

« Et Adam vit Eve endormie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est ta moitié, répondit Jéhovah.

— Comme je suis beau ! s'écria Adam.

— Comme elle est belle, rectifia Jéhovah.

Désormais, quand tu voudras faire l'amour, tu iras trouver Eve. Quand tu voudras courir, tu la laisseras se reposer.

Et discrètement, il se retira. »

Michel Tournier – La famille Adam

Lorsqu'elle était petite fille – elle se rappelait cette période avec précision – elle écoutait, terrorisée, les femmes de Sassoferrato, son village natal, relater leurs accouchements. Ce n'étaient que douleurs, hémorragies, fièvre puerpérale, déchirements... Elle se promettait alors de ne jamais avoir d'enfants. À présent, lorsqu'elle songeait à sa candeur passée, un petit sourire se dessinait sur son visage.

Comment peut-on échapper au cycle de la procréation ? En devenant femme, cette peur atroce de la souffrance disparaît ; il reste une crainte certes, mais tellement estompée par cette force mystérieuse d'être fécondée. Et comment peut-on se soustraire aux désirs de l'homme ? Elle avait été totalement sous son empire, toujours prête à le suivre dans la chambre dès qu'il lui faisait signe. Combien de fois avait-elle eu honte de laisser ses enfants seuls à la cuisine, le temps que son mari se satisfasse lors d'une brève étreinte. Jamais il ne s'enquêrait de son désir à elle ; il semblait n'avoir jamais su qu'un sexe

de femme pouvait être douloureux ! Elle se rappelait bien le mal qu'elle endurait après les accouchements alors qu'il entendait user de son autorité de mari.

Oui, il n'était pas étonnant qu'elle eût mis au monde tant d'enfants ! Quatorze, aimait-elle à préciser, non sans fierté.

Si elle n'avait pas été heureuse en amour – elle ne se rappelait plus si, au temps de sa jeunesse, elle avait désiré physiquement son mari – en revanche, elle avait été une privilégiée dans l'acte de procréer. Elle en était persuadée. Elle avait appartenu à cette race de femme dont on disait « *elle est faite pour avoir des enfants* ». Le travail s'était toujours relativement vite et bien passé, même pour le premier gros garçon qu'elle avait mis au monde le 13 mai 1912.

Ce jour-là, elle avait dû fermer en hâte la petite épicerie qu'elle tenait depuis quelques mois à Differdange, au Luxembourg. Les voisines, toutes des Italiennes comme elle, voulant l'aider efficacement, étaient venues à son chevet. Elles se tenaient qui debout, qui penchées sur son ventre, toutes lui proférant des conseils qu'elle percevait à peine tant ce gynécée caquetant avait eu le pouvoir de l'anesthésier. Elle se souvient qu'elle avait à peine poussé pour expulser cet enfant, que six mains au moins le recevaient déjà. Elles l'avaient prénommé Dominique.

On lui avait aussitôt coupé les ongles pour qu'il ne devînt pas voleur, et attaché autour du cou un piment rouge séché qui avait le pouvoir d'éloigner le « mauvais œil ». C'était un rite auquel elle avait tenu : quand elle était petite fille, son grand-père lui avait appris que le mauvais œil vide les maisons